

EXPOSITION

Leila Jabre Jureidini : peindre au fil de la « Filiation »

Puisant dans sa mémoire personnelle le souvenir des formes et des couleurs liées à l'usine de textile familiale, l'artiste revisite le temps de l'enfance et donne libre cours à sa créativité dans des toiles à la fois peintes et brodées. Récit d'une tendre inspiration.

Zéna ZALZAL

Ce sont habituellement des sujets forts, engagés et dénonciateurs, que Leila Jabre Jureidini explore dans son art. Graphiste, peintre et sculptrice, cette artiste pluridisciplinaire a traité jusque-là dans différentes séries d'œuvres aussi bien des dérives du consumérisme à outrance (dans *Fragments* en 2012) que du voile des femmes (*Freedom Fighters* en 2019). Sans oublier la révolution de 2019, la crise libanaise et la tragédie de la double explosion au port de Beyrouth, auxquelles elle avait consacré quelques remarquables pièces graphiques et picturales.

Cette fois, c'est une thématique plus douce, nimbée d'un brin de nostalgie, tissée au fil de sa mémoire personnelle, qu'elle aborde à travers sa nouvelle série de peintures, de tapisseries, d'assemblages et surtout de magnifiques toiles peintes et brodées au fil de laine ou de coton qu'elle présente sous l'intitulé *Filiation* à la galerie Janine Rubeiz. Un travail absolument inédit, issu d'une inspiration en lien avec la transmission. En lien aussi avec cet attrait de l'artiste plasticienne pour le fil cousu qui pointait déjà, dès le début de sa pratique, dans certaines de ses... sculptures. Un travail du fil piqué qui explose avec une vitalité réjouissante dans cette série de toiles colorées nées d'une émouvante histoire de retour sur les traces d'un héritage familial, celui d'une usine de tissage mécanique.

Une photo déclencheuse d'émotions oubliées...

Tout est parti des 80 ans du père de l'artiste. Désirant lui offrir pour son anniversaire une photo artistique immortalisant son ancienne usine de filature et tissage à Hadeth, Leila Jabre Jureidini et son frère se rendent avec le – très talentueux – photographe Joe Kesrouani dans cette fabrique familiale dont l'activité avait été stoppée suite à des incidents survenus quelques mois avant le déclenchement de la guerre civile libanaise. Dans cette bâtisse industrielle à l'abandon, les souvenirs et les ressentis du temps de l'enfance remontent à la mémoire. La plasticienne se souvient, notamment, de ce jour où, toute petite, elle avait accompagné pour la première fois son père à l'usine. « Cette visite initiale m'avait littéralement traumatisée. Le bruit assourdissant des énormes métiers à tisser qui occupaient l'intégralité de la salle – dont les dimensions m'avaient semblé alors gigantesques – m'avait effrayée et angoissée pendant plusieurs jours, raconte-t-elle. En me



L'artiste posant devant ses tapisseries de la série « Filiation » : des œuvres comme une éclatante démonstration de la vitalité créative de la transmission. Photo Rania Matar

retrouvant, des décennies plus tard, dans la même pièce désormais vidée de ses bruyantes machines, la réminiscence de cette crainte enfantine m'est revenue à l'esprit. Instinctivement, je me suis mise à ramasser les bouts de papier, les échantillons de tissus, les navettes et les bobines de fils qui traînaient encore sur place. Ces fragments, qui me ramenaient des bribes de mon passé, représentaient pour moi de précieux reliques de l'héritage de ma famille. Il fallait que j'en fasse quelque chose en lien avec cette mémoire émotionnelle. »

... et une déchirure inspirante

De retour chez elle, Leila Jabre Jureidini s'attelle à reproduire, à l'acrylique sur toile, quelques images de sa récente visite à la fabrique paternelle. « Je les ai peintes pour moi, comme pour consigner le récit de ce moment intergénérationnel de redécouverte d'un lieu chargé d'une forte symbolique de transmission, car nous nous y étions

rendus, mon frère et moi, avec nos enfants », confie l'artiste, qui accroche ces toiles dans son salon. En gardant dans un coin de sa tête son projet d'œuvres autour des fragments ramassés à l'usine.

En août 2020, l'une de ces toiles est déchirée par un impact dû à la double explosion au port de Beyrouth. Leila Jabre Jureidini la reprend immédiatement à l'aiguille et au fil rouge-sang, dans une claire volonté de garder une trace éclatante de cet événement tragique. « Mais je voulais aussi "inconsciemment" insérer ce moment fort de mon vécu personnel au sein de ce tableau symbolisant le parcours familial », précise-t-elle. Ce sont ces quelques « points de suture » appliqués à un tableau peint qui déclencheront, quelques mois plus tard, « une fois le processus de l'inspiration arrivé à maturation », une série de compositions abstraites, où le geste du point d'aiguille va s'allier au coup de pinceau

sur la toile pour créer des œuvres inédites.

Retour pictural à l'âge d'or

Des œuvres peintes, tissées et brodées au fil de laine ou de coton. Et qui tantôt déploient en lignes et couleurs la perception émotionnelle de l'artiste de ce bâtiment industriel rattaché à son histoire familiale, tantôt revisitent, en figures abstraites, les codes formels et chromatiques des peintures des années cinquante à soixante-dix ; période qui correspondait justement à l'âge d'or de cette usine de tissage libanaise.

De ce projet qui aura entraîné sa conceptrice « dans un voyage à travers de nombreuses périodes et techniques », il se dégage une indéniable et réjouissante esthétique. Comme une éclatante démonstration, s'il le faut, que l'exploration artistique de la mémoire ne se traduit pas forcément en pièces sombres et mélancoliques. Et que la transmission est aussi sy-



« Weaving Hands », une œuvre de Leila Jabre Jureidini réalisée au fil de laine tissé (2022, 48 x 30 cm). Photo DR

nonyme de créativité redynamisée et de vitalité émotionnelle.

« En réalisant ces œuvres décrivant ma perception de l'espace de l'usine, son architecture réelle et son impact émotionnel sur moi, je m'imaginai marchant dans les pas de mes aïeux, entrelaçant mon passé et mon avenir avant de le transmettre à mon tour à

mes enfants », révélait d'ailleurs Leila Jabre Jureidini le soir du vernissage de son exposition. À découvrir donc autant pour la beauté de ses pièces que la douceur de son sujet.

« Filiation » de Leila Jabre Jureidini à la galerie Janine Rubeiz, Raouché, Imm. Majdalani, jusqu'au 5 avril.

Parcours d'une artiste au regard de sociologue

Née au Liban en 1963, Leila Jabre Jureidini entame des études de graphisme à l'ESAG de Paris suivies d'un diplôme d'arts plastiques et de communication design de la Parsons the New School of Design à New York, avant de poursuivre par un cursus de sociologie et d'anthropologie à l'Université de la Sorbonne. Elle travaille comme designer durant de nombreuses

années tant en France qu'aux USA, avant de retourner vivre à Beyrouth. C'est là qu'elle se dédie totalement à l'art. En 2008, elle commence à exposer à Londres, Paris et Beyrouth. Elle participe également à deux éditions du Salon d'automne du musée Sursock, qui lui décerne en 2012 une « mention spéciale du jury » et intègre deux de ses sculptures dans la collection permanente du musée.